









# Le tigre et le chevreuil

## Une anthologie bilingue

Attila JÓZSEF

Traduction de Christian Rinderknecht

2026

© Traduction de Christian Rinderknecht, 2026.  
© Couverture conçue par Max Wang (王震旦), 2026.

Cette traduction est dédiée à Nic VOLANSCHI,  
JUHÁSZ Dávid et DUDÁS Réka.



<b>Le tigre et le chevreuil</b>	<b>2</b>
<i>Seul toi devrait lire mes poèmes</i> . . . . .	2
Un homme fatigué . . . . .	4
Filet . . . . .	6
Pourquoi m'avoir parlé durement? . . . . .	8
<i>La lente danse des vagues</i> . . . . .	10
Bûcheron . . . . .	12
<i>Ne sois pas si bête</i> . . . . .	14
<i>Trains de fret aiguillés</i> . . . . .	16
Conscience . . . . .	18
I. <i>L'aube détache le ciel de la terre</i> . . . . .	18
II. <i>J'ai vu des tableaux barbouillés de bleu</i> . . . . .	18
III. <i>Je suis maigre</i> . . . . .	20
IV. <i>Tout comme un tas de bûches</i> . . . . .	20
V. <i>À la gare de fret</i> . . . . .	22
VI. <i>Voici le tourment intérieur</i> . . . . .	22
VII. <i>Par dessous le soir</i> . . . . .	24
VIII. <i>Le silence écoutait attentivement</i> . . . . .	24
IX. <i>J'ai entendu le fer sangloter</i> . . . . .	26
X. <i>Il est un homme accompli</i> . . . . .	26
XI. <i>J'ai vu le bonheur</i> . . . . .	28
XII. <i>Je vis près du chemin de fer</i> . . . . .	28
Ils déchargent le bois . . . . .	30
<i>Tu vieilliras et regretteras combien tu m'as blessé</i> . . . . .	32
L'inventaire est prêt . . . . .	36
Herbes jaunes . . . . .	38
Je te loue avec peine, avec joie . . . . .	40
Pose ta main . . . . .	42

<i>Souvenirs légers, où êtes-vous?</i>	44
Simplement la mer est venue	46
Les feuilles dans l'arbre	48
Tu as fait de moi un enfant	50
Depuis	54
Ils disent	56
Pour Flora	58
Attila JÓZSEF	62



---

**[Seul toi devrait lire mes poèmes]**

Seul toi devrait lire mes poèmes,  
toi qui me connaît et m'aime,  
puisque tu navigues le néant  
et sais ce qui adviendra, comme le devin,

car le silence<sup>1</sup> apparut dans tes rêves  
sous forme humaine,  
et dans ton cœur parfois s'attarde  
le tigre et le chevreuil docile.

---

1. Le narrateur parfois fait référence à son âme comme étant un silence (*csend*), comme ici, ou un mutisme (*némaság*). Voir *Les feuilles dans l'arbre*, page 48.

---

**[Csak az olvassa versemet]**

Csak az olvassa versemet,  
ki ismer engem és szeret,  
mivel a semmiben hajóz  
s hogy mi lesz, tudja, mint a jós,

mert álmaiban megjelent  
emberi formában a csend  
s szívében néha elidőz  
a tigris meg a szelid őz.

---

## Un homme fatigué

Dans les champs, des paysans solennels  
commencent à rentrer chez eux en silence.  
Nous sommes allongés côte à côté,  
la rivière et moi;  
des herbes tendres dorment sous mon cœur.

Une vaste sérénité coule avec la rivière placide,  
soucis et fardeaux s'en vont devenir rosée;  
ni homme ni enfant, ni hongrois ni frère,  
seulement un homme fatigué, allongé ici.

Le soir prodigue sa paix,  
je suis une tranche de son pain chaud;  
le ciel aussi se repose  
sur la tranquille rivière Maros,  
et elles s'assoient dehors, sur mon front,  
les étoiles.

---

## Megfáradt ember

A földeken néhány komoly paraszt  
hazafelé indul hallgatag.  
Egymás mellett fekszünk: a folyó meg én,  
gyenge füvek alusznak a szívem alatt.

A folyó csöndes, nagy nyugalmat görget,  
harmattá vált bennem a gond és teher;  
se férfi, se gyerek, se magyar, se testvér,  
csak megfáradt ember, aki itt hever.

A békességet szétosztja az este,  
meleg kenyéréből egy karaj vagyok,  
pihen most az ég is, a nyugodt Marosra  
s homlokomra kiülnek a csillagok.

---

**Filet**

Mes cheveux tombent, je n'ai pas de pain.  
ma plume est usée,  
mon oncle le pêcheur est décédé.  
D'autres vivent ainsi aussi.

Je jette mes nerfs comme un filet  
pour attraper quelque chose à manger  
et des rêves légers sur des eaux pesantes.

Il est peut-être déchiré, je me dis, mon filet.  
Je le sors pour le suspendre, je le ramène  
et voilà que je vois :

Le ciel est mon filet étendu, gelé — scintillant;  
elles sont ses noeuds glacés qui brillent,  
les étoiles.

---

## Háló

Hull a hajam, nincs kenyerem,  
tollam vásik,  
halász bátyám így veszett el.  
Él így más is.

Idegeim elmeríttem,  
mint a hálót,  
húst fogni s a nehéz vizen  
könnű álmot.

Szakadt lehet – gondolkozom, –  
az én hálóm.  
Kiaggatom, megfoltozom.  
S íme, látom –

Kiterített fagyos hálóm  
az ég, ragyog –  
jeges bogai szikrázón  
a csillagok.

---

## Pourquoi m'avoir parlé durement?

Pourquoi m'avoir parlé durement?  
Je ne t'ai pas fait du mal, mon ami;  
tu es en colère pour quelque raison,  
je te demande sincèrement pardon  
et je voudrais que tu m'accompagnes  
maintenant voir les bûcherons  
et t'allonger avec moi dans la forêt;  
le feuillage ondulera au-dessus de nos têtes,  
des fonds marins nous regarderons le ciel  
où les nuages naissant se muent en feuilles.  
Là-bas, une vaste sérénité nous enveloppera  
et sera si bonne pour nous maintenant,  
triplement bonne si deux la reçoivent,  
et c'est pourquoi j'aimerais que tu sois avec  
moi  
jusqu'à ce qu'on entende sonner la cloche  
dans le soir;  
nous nous échardonnerons l'un l'autre  
et flânerons jusqu'à la maison  
tout aussi fatigués,  
comme les bineurs, taciturnes laboureurs qui,  
dans la puissance pacificatrice des champs,  
ont semé des graines qui rendent au centuple.

---

## Miért mondottál rosszat nékem

Miért mondottál rosszat nékem?  
Én nem bántottalak, barátom,  
Hogyha valamiért haragszol,  
szívesen bocsánatot kérek  
s szeretném, ha most velem jönnél,  
megnézzük majd a favágókat  
s leheverünk együtt az erdőn,  
fejünk fölött hullámzanak a lombok,  
hűs tengerfenékről az eget nézzük,  
ahol meg zsenge felhők lombosodnak.  
Ott nagy nyugalom karol majd belénk  
és nékünk az most olyanigen jó lesz,  
háromszoros a jó, ha kettő kapja,  
azért szeretném, hogyha velem lennél,  
míg odahallik este a harangszó,  
a bogáncsokat leszedjük egymásról  
s hazaballagunk éppolyan fáradtan,  
miként a kapás, szótalan munkások,  
akik a földék békés erejébe  
százannyit termő magokat vetettek.

---

**[La lente danse des vagues]**

La lente danse des vagues et, là,  
la douce pente du feuillage  
ont lentement fait venir la nuit  
et ont appelé une foule d'étoiles  
à trembler à travers les cieux.

Ainsi sont-elles. Et les émotions aussi  
se meuvent calmement dans le cœur,  
balançant; le reflet de la souvenance,  
le pouvoir de l'amour ondulent  
comme les vastes eaux du lac.

Je ne comprends pas,  
je ressens seulement tout.  
Ici filles et garçons dansent le tango,  
beaucoup calculant, agréables et vains.

Car c'est une station thermale à la mode en  
été. Mais, discrètement, car la nature a le temps,  
la forêt éternelle fredonne derrière la musique.

---

### [A hullámok lágy tánca]

A hullámok lágy tánca s odaát  
a lombok gyenge lejtése az éjjelt  
lassudan hozták s csillagok raját  
hívták reszketni az egekre széjjel.

Így ōk. S az érzelmek is csendesen  
mozdulnak benn a szívben ringatóan,  
emlékezés visszfénye, szerelem  
hatalma ring, mint a nagy víz a tóban.

Én nem értem, csak érzem az egészet.  
Itt tangót jár a sok lány és fiú,  
a sok számító, kedves és hiú.

Mert ez itt egy divatos nyári fürdő.  
De némán, hiszen ráér a természet,  
a zene mögött zúg az örök erdő.

---

**Bûcheron**

Je découpe l'arbre en un tas frais,  
ses nœuds grincent brillamment,  
le givre tombe sur mes cheveux plumeux  
et atteint mon cou pour chatouiller  
— mes minutes courrent sur du velours.

Là-haut la gelée fait étinceler sa hache,  
elle miroite sur terre, ciel, yeux, fronts;  
l'aube balance et disperse les éclats de lumière  
— cependant quelqu'un ici-bas tronçonne  
et aussi grommelle :  
« J'ébranche et je n'obtiens que les brindilles... »

— Hé! Déracinons la souche,<sup>2</sup> ne geins pas,  
ne soupire pas à la moindre écharde!  
Les bois des notables continueront à râler,  
mais si tu vises le destin et frappes juste,  
ta hache de bûcheron sourira.

---

2. Le hongrois *tőke* signifie aussi ‘capital économique’, révélant la lecture politique de ce poème.

---

## Favágó

Vágom a fát hűvös halomba,  
fényesül a görcse sikongva,  
zúzmara hull szárnyas hajamra,  
csiklándani benyúl nyakamba —  
bársonyon futnak perceim.

Fönn, fönn a fagy baltája villog,  
szikrádzik föld, ég, szem, a homlok,  
hajnal suhint, forgács-fény röppen —  
amott is vág egy s dörmög közben:  
tővit töröm s a gallya jut.

— Ejh, dönts a tőkét, ne siránkozz,  
ne szísszenj minden kis szilánkhöz!  
Ha odasujtsz körül a sorshoz,  
az úri pusztaság rikoltóz —  
a széles fejsze mosolyog.

---

**[Ne sois pas si bête]**

Ne sois pas si bête.  
Tu cours comme le vent matinal,  
un jour tu seras renversée par une auto.  
D'ailleurs, j'ai récuré ma petite table,  
et maintenant la lumière suave de mon pain  
est plus pure.

Hé bien, reviens; si tu veux j'achèterai  
une couverture pour mon lit de fer.  
Une couverture ordinaire, grise.  
Elle conviendra à ma Pauvreté, qui t'aime,  
et le Seigneur t'aime aussi beaucoup  
et Il m'aime aussi.

Le Seigneur ne vient jamais  
dans toute sa splendeur,  
Il ne veut pas abîmer mes yeux,  
qui ont hâte de te voir  
et qui te regarteront avec beauté.

Quand tu reviendras,  
je t'embrasserai doucement,  
je n'arracherai pas ton manteau.

Je te raconterai toutes les nouvelles blagues,  
parce que j'en ai inventé beaucoup depuis,  
et que tu seras gaie et rougiras,  
et tu baisseras les yeux vers le sol,  
et nous nous esclafferons,  
et nos voisins nous entendrons  
et jusqu'aux journaliers taciturnes et austères  
qui, parmi leurs rêves fatigués et brisés,  
esquisseront un sourire aussi.

---

## [Olyan bolond vagy]

Olyan bolond vagy  
szaladsz  
akár a reggeli szél.  
Még elüt valamelyik autó.  
Pedig lesikáltam kis asztalomat  
és most  
tisztábban világít kenyerem enyhe fénye.  
No gyere vissza, ha akarod  
veszek takarót vaságyamra.  
Egyszerű, szürke takarót.  
Illik az  
szegénységemhez, aki szeret téged  
és az Úr is szereti nagyon  
és engem is szeret az Úr  
nem jön soha nagy fényességgel  
Nem akarja, hogy elromoljanak  
szemeim, akik  
nagyon kívánnak látni téged.  
És nagyon szépen néznek majd terád  
ha visszajöössz  
vigyázva foglak megcsókolni,  
nem tépem le rólad a kabátot  
és elmondom mind a sok tréfát,  
mert sokat kieszeltem azóta,  
hogy te is örülj,  
majd elpirulsz,  
lenézel a földre és kacagunk  
hangosan, hogy behallatszik szomszédunkba  
a szótlan, komoly napszámosokhoz is behal-  
lik  
és fáradt, összetört  
álmukban majd elmosolyodnak ők is.

---

**[Trains de fret aiguillés]**

Trains de fret aiguillés  
— le cliquetis onirique  
passe de légères menottes  
au paysage muet.

La lune jaillit sans effort,  
comme un prisonnier libéré.

Les pierres concassées reposent  
dans leur ombre propre,  
elles scintillent pour elles-mêmes,  
elles sont à leur place  
comme jamais avant.

Quel éclat de la vaste nuit  
est cette lourde nuitée,  
qu'elle tombe sur nous  
comme un fer sur la poussière ?

Désir né du soleil !  
Quand l'ombre recouvre le lit,  
pourrais-tu aussi veiller toute la nuit ?

Devant l'entrepôt  
une lampe poussiéreuse brûle.  
Elle est seulement visible, pas lumineuse ;  
ainsi est le vœu pieux : il cligne vivement,  
mais le ciel est une grande lumière morte.

---

## [Tehervonatok tolatnak]

Tehervonatok tolatnak,  
a méla csörömpölés  
könnyű bilincseket rak  
a néma tájra.

Oly könnyen száll a hold,  
mint a fölszabadult.

A megtört kövek  
önnön árnyukon fekszenek,  
csillognak  
maguknak,  
úgy a helyükön vannak,  
mint még soha.

Milyen óriás éjszaka  
szilánkja ez a sulyos ej,  
mely úgy hull le ránk,  
mint a porra a vasszilánk?

Napszülte vágy!  
Ha majd árnyat fogad az ágy,  
abban az egész éjben  
is ébren  
maradnál?

A raktár  
előtt poros lámpa ég.  
Csak látszik, nem világít,  
ilyen az ész, ha áhit.  
Pislog élénken, holott  
nagy halott  
fény az ég.

---

## Conscience

### I

L'aube détache le ciel de la terre  
et, au son de sa voix claire et douce,  
scarabées et enfants pirouettent  
en entrant dans la lumière du jour;  
l'air n'est pas humide, la brillante légèreté flotte!  
Avec la nuit, elles se posèrent sur les arbres  
comme de petits papillons, les feuilles.

### II

J'ai vu des tableaux barbouillés de bleu,  
rouge et jaune dans mes rêves  
et je sentis que tout était en ordre —  
pas un seul grain de poussière qui virevolte.  
Maintenant estompé, mon rêve descend dans  
mes membres, et le monde de fer est l'ordre.  
Avec le jour, une lune point en moi et,  
à la nuit tombée, un soleil brille ci-dedans.

---

## Eszmélet

### I

Földtől eloldja az eget  
a hajnal s tiszta, lágy szavára  
a bogarak, a gyerekek  
kipörögnek a napvilágra;  
a levegőben semmi pára,  
a csilló könnyűség lebeg!  
Az éjjel rászálltak a fákra,  
mint kis lepkék, a levelek.

### II

Kék, piros, sárga, összekent  
képeket láttam álmaimban  
és úgy éreztem, ez a rend —  
egy szalló porszem el nem hibbant.  
Most homályként száll tagjaimban  
álmom s a vas világ a rend.  
Nappal hold kél bennem s ha kinn van  
az éj — egy nap süt idebent.

---

**III**

Je suis maigre,  
parfois je ne mange que du pain;  
entouré par ces âmes oisives et bavardes,  
je cherche en vain plus de certitude,  
comme le dé.

Aucun rôti de palette ne trouve ma bouche  
quand j'étreins un enfant sur mon cœur  
— aussi futé soit-il, le chat ne peut attraper  
d'un coup la souris dehors et la souris dedans.

**IV**

Tout comme un tas de bûches,  
le monde gît en vrac; chaque chose  
presse, pèse, s'arrime à l'autre,  
et ainsi tout est déterminé.  
Seul ce qui n'est pas a un arbrisseau,  
seul ce qui sera peut fleurir;  
ce qui est tombera en pièces.

---

**III**

Sovány vagyok, csak kenyерet  
eszem néha, e léha, locska  
lelkek közt ingyen keresek  
bizonyosabban, mint a kocska.  
Nem dörgölődzik sült lopcska  
számhoz s szivemhez kisgyerek —  
ügyeskedhet, nem fog a macska  
egyszerre kint s bent egeret.

**IV**

Akár egy halom hasított fa,  
hever egymáson a világ,  
szorítjanyomja, összefogja  
egyik doleg a másikát  
s így mindenik determinált.  
Csak ami nincs, annak van bokra,  
csak ami lesz, az a virág,  
ami van, széthull darabokra.

---

**V<sup>3</sup>**

À la gare de fret,  
je m'étalai derrière le pied de l'arbre  
comme une masse de silence;  
une herbe grise atteignit ma bouche,  
crue, étrange-sucrée.  
Faisant le mort, je regardais le garde  
— ressentant quoi? —  
et son ombre qui, sur les wagons silencieux,  
s'entêtait à bondir sur les charbons reluisants,  
couverts de rosée.

**VI**

Voici le tourment intérieur,  
pourtant l'explication gît à l'extérieur.  
Ta blessure est le monde  
— en feu, s'échauffant —  
et tu sens ton âme, la fièvre.  
Tu es captif tant que ton cœur se révolte  
— ainsi tu seras libre s'il se complaît  
à ne pas bâtir pour toi une maison  
où un propriétaire vient demeurer.

---

3. Il s'agit probablement d'un souvenir de l'enfance de l'auteur, quand sa famille était si pauvre qu'à l'occasion il volait des charbons des wagons à la gare de fret près de sa maison. Voir *Ils déchargent le bois*, page 30.

---

**V**

A teherpályaudvaron  
úgy lapultam a fa tövéhez,  
mint egy darab csönd; szürke gyom  
ért számhoz, nyers, különös-édes.  
Holtan lestem az őrt, mit érez,  
s a hallgatag vagónokon  
árnyát, mely ráugrott a fényes,  
harmatos szénre konokon.

**VI**

Im itt a szenvedés belül,  
ám ott kívül a magyarázat.  
Sebed a világ — ég, hevül  
s te lelkedet érzed, a lázat.  
Rab vagy, amíg a szíved lázad —  
úgy szabadulsz, ha kényedül  
nem raksz magadnak olyan házat,  
melybe háziúr települ.



## VII

Par dessous le soir,  
j'ai levé les yeux aux rouages des cieux :  
des fils scintillants de la chance  
le métier du passé avait tissé la loi ;  
par dessous la passion ardente de mes rêves,<sup>4</sup>  
j'ai regardé à nouveau dans les cieux  
et j'ai vu la tapisserie de la loi  
toujours se défaire quelque part.

## VIII<sup>5</sup>

Le silence écoutait attentivement  
— Une heure sonna.  
Tu pourrais revisiter ton enfance ;  
entre les murs de ciment humide  
tu pourrais imaginer un peu de liberté  
— me dis-je. Et dès que je fus sur pied,  
les étoiles, la Grande Ourse  
scintillaient au-dessus,  
comme les grilles en haut dans ma cellule.

---

4. L'original est *álmáim gózei*, littéralement « la vapeur de mes rêves », ou, au sens figuré, « mes rêves turbulents, la passion ardente de mes rêves ».

5. Il s'agit probablement d'un souvenir de l'emprisonnement de l'auteur en 1931.

---

**VII**

Én fölnéztem az est alól  
az eget fogaskerekére —  
csilló véletlen szálaiból  
törvényt szőtt a mult szövőszéke  
és megint fölnéztem az égre  
álmaim gőzei alól  
s láttam, a törvény szövedéke  
mindig fölfeslik valahol.

**VIII**

Fülelt a csend — egyet ütött  
Fölkereshetnéd ifjúságod;  
nyirkos cementfalak között  
képzelhetsz egy kis sabadságot —  
gondoltam. S hát hát amint fölállok  
a csillagok, a Göncölök  
úgy fénylenek fönt, mint a rácsok  
a hallgatag cella fölött.

**IX<sup>6</sup>**

J'ai entendu le fer sangloter,  
j'ai entendu la pluie rire.  
Je vis que le passé était craquelé  
et que seuls les souvenirs peuvent s'oublier,  
et comment je ne peux qu'aimer,  
pliant sous mes fardeaux —  
pourquoi devrais-je aussi forger une arme  
de toi, for intérieur doré!

**X<sup>7</sup>**

Il est un homme accompli celui qui n'a  
ni mère ni père en son cœur,  
celui qui sait qu'il reçoit la vie  
tel un supplément à la mort, et la rendra  
à tout moment comme un objet trouvé  
— par conséquent il la garde,  
celui qui n'est ni un dieu ni un prêtre,  
ni pour lui-même ni pour autrui.

---

6. Les vers 1-2 font référence aux sons du fer forgé et trempé dans l'eau. Le forgeron fait disparaître une fissure, ce qui ramène le narrateur à un événement pénible dans son passé, peut-être une rupture. Les vers 3-6 forment un chiasme : le vers 5 fait écho au vers 4 : pour éviter que son amour ne disparaisse, il continuera à aimer; le vers 6 répond au vers 3 : au lieu de marteler la fissure, le narrateur plie sous elle. Il n'y a alors plus besoin de forger une lame pour devenir fort. Le fors intérieur du narrateur est doré comme l'éclat du foyer.

7. L'homme intégral sait que ses parents ne peuvent plus le protéger de la vérité de sa mortalité. Cette vérité n'est pas chérie par les dieux, qui sont immortels, ni par les prêtres, qui prêchent la vie éternelle. Voir aussi page 60.

---

**IX**

Hallottam sírni a vasat,  
hallottam az esőt nevetni.  
Láttam, hogy a mult meghasadt  
s csak képzetet lehet feledni;  
s hogy nem tudok mást, mint szeretni,  
görnyedve terheim alatt —  
minek is kell fegyvert veretni  
belőled, arany öntudat!

**X**

Az meglett ember, akinek  
szívében nincs se anyja, apja,  
ki tudja, hogy az életet  
halálra ráadásul kapja  
s mint talált tárgyat visszaadja  
bármikor — ezért őrzi meg,  
ki nem istene és nem papja  
se magának, sem senkinek.

---

## XI<sup>8</sup>

J'ai vu le bonheur; il était doux, brillant  
et un quintal et demi.  
Sur la mauvaise herbe de la cour de ferme  
son sourire courbé se balançait.  
Il s'affala dans la marre tendre et tiède,  
plissa les yeux, puis me grogna une fois —  
Jusqu'à ce jour, je vois avec quelle hésitation  
la lumière du jour s'amusait avec ses soies.

## XII

Je vis près du chemin de fer.  
Nombreux sont les trains  
qui viennent et vont, et j'observe de loin  
comment les fenêtres illuminées défilent  
dans l'obscurité vacillante et peluchée.  
Ainsi les jours luisants se pressent dans la nuit  
éternelle,  
et je me tiens dans la lueur des compartiments,  
je m'accoude et garde le silence.

---

8. Le dernier vers fait écho au premier : le premier est la vue du bonheur et le dernier évoque la lumière et le jeu : l'original hongrois emploie *fény* pour « lumière », mais, au sens figuré, ce terme aussi désigne la joie, d'où ma traduction : « la lumière du jour s'amusait ».

---

**XI**

Láttam a boldogságot én,  
lágy volt, szőke és másfél mázsa.  
Az udvar szigorú gyöpén  
imbolygott göndör mosolygása.  
Ledőlt a puha, langy tócsába,  
hunyorgott, röfftent még felém —  
ma is látom, mily tétevázva  
babrált pihéi közt a fény.

**XII**

Vasútnál lakom. Erre sok  
vonat jön-megy és el-elnézem,  
hogy' szállnak fényes ablakok  
a lengedező szösz-sötétben.  
Így iramlanak örök éjben  
civilágított nappalok  
s én állok minden fülke-fényben,  
én könyöklök és hallgatok.

---

### Ils déchargent le bois

Le pont de la gare tremble encore,  
mais le délicat midi d'automne  
gronde déjà et l'on jette du wagon  
les bûches sèches qui claquent.

Dos tourné, le tas par terre est muet...  
Que se passe-t-il ? On dirait que j'ai peur,  
m'enfuyant, le bois de feu sur les épaules.  
Le petit garçon que j'étais est toujours en vie.

Le gamin que j'étais est bien vivant aujour-  
d'hui  
et l'adulte s'étangle de chagrin ;  
mais il ne pleure pas, il chantonne un air  
et prend soin que son chapeau ne s'envole.

Avais-je peur de vous, les costauds,  
vous les jeteurs de bois que j'admirais ?  
Maintenant, comme du bois volé,  
je vous porte dans ce monde sans logis  
plein de gardes.

---

## Kirakják a fát

A pályaudvar hídja még remeg,  
de már a kényes őszi dél dorombol  
és kiszáradt hasábfák döngének,  
amint dobálják őket a vagonból.

Ha fordul is egy, a lehullt halom  
néma... Mi bánt? Úgy érzem, mintha felnék,  
menekülnék, hasáb a vállamon.  
A kisgyerek, ki voltam, mégis él még.

A kis kölyök, ki voltam, ma is él  
s a felnőttet a bánat fojtogatja;  
de nem könnyezik, egy dalt zöngicsél  
s ügyel, hogy el ne szálljon a kalapja.

Tőletek féltem, kemény emberek,  
ti fadobálók, akiket csodáltam?  
Most mint lopott fát, viszlek titeket  
ez otthontalan, csupa-csősz világban.

---

**[Tu vieilliras et regretteras]**

Tu vieilliras et regretteras  
combien tu m'as blessé  
— ce dont tu t'enorgueillis aujourd'hui.  
La conscience viendra heurter à la porte  
et ne te laissera seule dans aucun souvenir.

Tu auras un vieux chien  
qui s'installera à tes côtés.  
Tu te reposeras durant le jour,  
t'assoupissant sur une chaise  
parce que tu as peur seule la nuit.  
Les ombres recouvriront  
la vieille dame tremblotante.

Ton vieux chien gémira parfois,  
mais la pièce redevient silencieuse,  
tout est en ordre, et pourtant un être passé  
te manque dans le silence solitaire.

Tu chancelleras et quand ta mauvaise jambe  
aura assez titubé, tu t'assiéras.  
Ton portrait de jeunesse trône  
dans un cadre doré. Tu lui marmonneras :  
« Je ne l'ai pas serré dans mes bras,  
c'est que je ne l'aimais pas. »

« Qu'aurais-je pu faire ? » — demandes-tu,  
mais ta bouche édentée ne peut plus répondre;  
face au soleil dehors, tu fermes les yeux,  
tu peux à peine attendre que la lune se lève.

[...]

---

## [Majd megöregszel és bánni fogod]

Majd megöregszel és bánni fogod,  
hogy bántasz — azt, amire büszke vagy ma.  
A lelkiismeret majd bekopog  
s nem lesz emlék, melyben magadra hagyna.

Lesz vén ebed s az melléd települ.  
Nappal pihensz majd, széken szunyókálva,  
mert éjjel félni fogsz majd egyedül.  
Árnyak ütnek a rezgő anyókára.

Az öreg kutya néha majd nyafog,  
de a szobában csend lesz, csupa rend lesz;  
hanem valaki hiányozni fog  
a multból ahhhoz a magányos csendhez.

Majd tipegsz s ha eleget totyogott  
rossz lábod, leülsz. Fönn aranykeretben  
áll ifju képed. Hozzá motyogod:  
„Nem öletem meg, hiszen nem szerettem.”

„Mit is tehettem volna?” — kérdezed,  
de fogatlan szád már nem válaszolhat;  
s ki a nap előtt lehunyod szemed,  
alig várod, hogy feljöjjön, a holdat.

[...]



[...]

Car quand tu t'endors, le lit bondit  
tel un poulain qui tente de se défaire de son  
harnais.

Et la peur, non le désir, occupera ta tête :  
devrais-tu l'aimer, devrais-tu ne pas l'aimer ?

Décide toi-même. Je suis au regret  
de ne pouvoir répondre si tu demandes :  
« Est-il vivant ? »  
Parce que la peine au-dedans est fatiguée,  
elle s'endort comme un enfant, et moi avec.

---

[...]

Mert ha elalszol, ugrál majd az ágy,  
mint a csikó, hogy a hámot levesse.  
S a félelem tünődik, nem a vágy,  
a fejedben: Szeress-e, ne szeress-e.

Magadban döntöd el. Én fájlalom,  
hogy nem felelhetek, ha kérded: él-e.  
Mert elfárad bennem a fájdalom,  
elalszik, mint a gyermek s én is véle.

---

## L'inventaire est prêt

J'eus confiance en moi dès le début.  
Qui ne possède rien ne vaut pas grand chose,  
pour sûr pas plus que l'animal  
qui périt pour toujours.  
Quand j'avais peur, je faisais front.  
Je suis né, je me suis fondu dans le décor,  
je me suis distingué.  
J'ai aussi payé ce qui était dû,  
j'ai aimé qui donnait gratuitement.  
Quand une dame espiègle me faisait marcher,  
je la croyais sincèrement  
— qu'elle satisfasse son désir!  
J'ai récuré des navires, j'ai hissé des seaux.  
Parmi les hommes cultivés, j'ai fait l'idiot.  
J'ai colporté des moulinets, du pain et  
des livres, des journaux, des poèmes  
— quand c'était facile.  
Parfois j'espére que je mourrai dans un lit,  
pas dans une glorieuse bataille,  
pas sur une corde molle.  
Quoiqu'il advienne, l'inventaire est prêt.  
J'ai vécu, et d'autres en sont déjà mort.

---

## Kész a leltár

Magamban bíztam eleitől fogva —  
ha semmije sincs, nem is kerül sokba  
ez az embernek. Semmiképp se többe,  
mint az álltnak, mely elhull örökre.  
Ha féltem is, a helyemet megálltam —  
születtem, elvegyültem és kiváltam.  
Meg is fizettem, kinek ahogy mérte,  
ki ingyen adott, azt szerettem érte.  
Asszony ha játszott velem hitegetve:  
hittem igazán — hadd teljen a kedve!  
Sikáltam hajót, rántottam az ampát.  
Okos urak közt játszottam a bambát.  
Árultam forgót, kenyeret és könyvet,  
ujságot, verset — mikor mi volt könnyebb.  
Nem dicső harcban, nem szelíd kötélen,  
de ágyban végzem, néha ezt remélem.  
Akárhogyan lesz, immár kész a leltár.  
Éltem — és ebbe más is belehalt már.

---

## Herbes jaunes

Herbes jaunes sur le sable,  
le vent est une vieille dame étiue,  
les flaques sont un bétail nerveux,  
la mer est calme, elle conte une histoire.

Je fredonne mon inventaire discret.  
Un manteau colporté est ma demeure,  
le crépuscule se défait sur les dunes,  
mon cœur ne peut poursuivre.

Ils scintillent, l'affairé récif corallien  
du temps, le monde mort,  
le bouleau, l'immeuble, la dame  
traversant les flots de ciel bleu.

---

## Sárga füvek

Sárga füvek a homokon,  
csontos öreg nő ez a szél,  
a tócsa ideges barom,  
a tenger nyugodt, elbeszél.

Dúdolom halk leltáromat.  
Hazám az eladott kabát,  
buckákra omlott alkonyat,  
nincs szivem folytatni tovább.

Csillan a nyüzsögő idő  
korallszirtje, a holt világ,  
a nyírfa, a bérház, a nő  
az áramló kék égen át.

---

**Je te loue avec peine, avec joie**

Je te loue avec peine, avec joie;  
je prends soin de toi avec dévotion,  
je te garde avec des mains implorantes,  
avec les champs de blé, avec les nuages.

Ton va-et-vient est un *diminuendo*,  
mon rempart contre toi est perpétuel  
effondrement, je suis bercé dans l'ombre de  
la ruine, je m'enveloppe dans ton haleine.

Peu importe que tu m'aimes ou non,  
que nos coeurs communient l'un avec l'autre;  
je te vois, je t'entends et je te chante,  
et je te réponds à Dieu.

La forêt s'étire dans l'aube,  
elle étend ses bras accueillants,  
elle cueille la lumière du jour  
et la recouvre de son cœur aimant.

---

## Áldalak búval, vigalommal

Áldalak búval, vigalommal,  
féltelek szeretnivalómmal,  
őrizlek kérő tenyerekkel:  
búzaföldekkel, fellegekkel.

Topogásod muzsikás romlás,  
falam ellened örök omlás,  
düledék-árnyán ringatózom,  
leheletedbe burkolázom.

Mindegy, szeretsz-e, nem szeretsz-e,  
szívemhez szívvvel keveredsz-e,  
látlak, hallak és énekellek,  
Istennek tégedet feellek.

Hajnalban nyújtózik az erdő,  
ezer ölelő karja megnő,  
az égről a fényt leszakítja,  
szerelmes szívére borítja.



### **Pose ta main**

Sur mon front pose ta main,  
comme si elle était ma main.

Garde ma vie  
comme un bourreau,  
comme si elle était ta vie.

Aime mon cœur  
comme s'il était bon,  
comme s'il était ton cœur.

---

### Tedd a kezed

Tedd a kezed  
homlokomra,  
mintha kezed  
kezem volna.

Úgy őrizz, mint  
ki gyilkolna,  
mintha éltem  
élted volna.

Úgy szeress, mint  
ha jó volna,  
mintha szívem  
szíved volna.

---

**[Souvenirs légers, où êtes-vous?]**

Souvenirs légers, où êtes-vous?  
Mon cœur est lourd, je sanglote presque.  
Je ne peux plus vivre sans vous,  
tout glisse entre mes doigts.

Je mériterais un petit jeu  
— papillonnez donc, faibles flocons de neige!  
Souvenirs, petits soldats de plomb  
que je désirais tant  
et dont je redressais les baïonnettes  
— Turques, Boers, en cercle autour de moi!  
Petits canons, vous aussi debout en ordre!  
Mon cœur est lourd. Défendez-moi bien!

---

### [Könnyű emlékek, hová tűntetek?]

Könnyű emlékek, hová tűntetek?  
Nehéz a szívem, majdnem zokogok.  
Már nem élhetek meg nélkületek,  
már nem fog kézen, amit megfogok.

Egy kis játékot én is érdemelnék  
– libbenjetek elő, ti gyöngé pillék!

Emlékek, kicsi ólomkatonák,  
kikért annyira sóvárogtam én  
s akiknek egyengettem szuronyát –  
törökök, búrok, gyűljetek körém!  
Kis ágyúk, ti is álljatok föl rendben!  
Nehéz a szívem. Védjetek meg engem!

---

**Simplement la mer est venue**

La poutre bleue  
entre les deux pôles de ta poitrine  
—— Le rêve de l'acrobate s'y tient debout.

Les nuages se sont défait,  
alors tu souhaites pouvoir t'envoler,  
et je t'ai déjà cherchée aux confins.

Mon rêve vole déjà  
avec le souffle des eaux calmes et profondes.  
Et les pommes de pain goûteuses  
tombent des grands pins solitaires.  
Et aussi les herbes les plus hautes  
ont déjà bien poussé sur les collines;  
dans leurs cœurs brûlent  
de beaux feux verdoyants.

Quand le soir tombe, les scarabées fatigués  
retrouvent le chemin de la maison  
et le Seigneur, les mains ouvertes,  
jusqu'aux genoux dans le clapotis paisible,  
les attend au bout de leur voie...

Mais je ne suis pas fatigué, ma chère —  
simplement la mer est venue à mon seuil.

---

## Csak a tenger jött el

Melled két pólusa közt a kék sugár  
— A kötéltáncos álma áll azon.

A felhő elfoszlott, hogy föllebeghess  
és én már túlsokat kerestelek —  
Nyugodt, mély vizek leheletével száll már az  
enyém  
s magányos, nagy fenyőmről hullong a jóhúsú  
toboz.

S a legmágosabb füvek is kinőttek már a dom-  
bon,  
szívükben szép, zöld tüzek égnek,  
hogy az elfáradt bogarak mind hazatalálnak,  
ha esteledik

S az Úr  
nyitott tenyérrel, térdig csobogó nyugalom-  
ban  
ott áll az útjuk végén...

De én nem vagyok fáradt, kedvesem  
— Csak a tenger jött el a küszöbölmig.

---

## Les feuilles dans l'arbre

Les feuilles dans l'arbre  
se balancent lentement.  
Elles sont déjà tordues,  
jaunes, molles et ployées.

Parmi elles un oiseau silencieux  
se déplace de bas en haut,  
comme si l'arbre était sa cage.

Et ainsi fait mon âme<sup>9</sup>  
les cent pas en moi,  
un mutisme qui va  
d'une branche à l'autre.

Je pourrais peut-être m'envoler  
— Je n'ose pas.  
La brindille plie et tremble,  
le mutisme attend puis continue.

---

9. Voir page 2, où le narrateur parle de son âme comme d'un silence ou un mutisme.

---

## A fán a levelek

A fán a levelek  
lassan lengenek.  
Már mind görbe, sárga  
s konnyadt, puha.

Egy hallgatag madár  
köztük föl-le jár,  
mintha kalitkája  
volna a fa.

Így csinál lelkem is.  
Jár-kel bennem is,  
ágrol-ágra lépked  
egy némaság.

Szállhatnék — nem merek.  
Meghajlik, remeg  
a gally, vár és lépked  
a némaság.

---

**Tu as fait de moi un enfant**

Tu as fait de moi un enfant.  
En vain la souffrance m'a fait grandir  
à travers trente hivers grinçants.  
Je ne sais ni marcher ni rester assis;  
mes jambes traînent ou me poussent vers toi.

Je te garde dans la bouche  
comme une chienne son petit  
et je m'envirais pour qu'on ne te noie pas.  
Les ans qui ont détruit mon destin  
se déversent sur moi à chaque moment.

Nourris-moi, regarde-moi : j'ai faim.  
Borde-moi : j'ai froid.  
Je ne sais rien : prends soin de moi.  
Ton absence souffle toujours en travers  
comme un courant d'air dans la maison.  
Parle-moi — que la peur me quitte.

Tu me regardas et je laissai tout tomber.  
Tu m'écoutes et ma voix vacilla.  
Rends-moi moins inexorable que cela,  
que je puisse apprendre à vivre et mourir seul!

[...]

---

## Gyermekeké tettél

Gyermekeké tettél. Hiába növesztett  
harminc csikorgó télen át a kín.  
Nem tudok járni s nem ülhetek veszeg.  
Hozzád vonszolnak, löknek tagjaim.

Számban tartalak, mint kutya a kölykét  
s menekülnék, hogy meg ne fojtsanak.  
Az éveket, mik sorsom összetörték,  
reám zúdítja minden pillanat.

Etess, nézd — éhezem. Takarj be — fázom.  
Ostoba vagyok — foglalkozz velem.  
Hiányod átjár, mint huzat a házon.  
Mondd, — távozzon tőlem a félelem.

Reám néztél s én mindenent elejtettem.  
Meghallgattál és elakadt szavam.  
Tedd, hogy ne legyek ily kérlelhetetlen;  
hogyan tudjak élni, halni egymagam!

[...]



[...]

Ma mère m'a corrigé  
— Je m'étais allongé devant le seuil.  
Je me serais caché : impossible :  
pierre par-dessous moi et vide par-dessus.  
Oh comme j'aimerais pouvoir dormir!  
Je frappe à ta porte.

Nombreux parmi les vivants sont les hommes  
insensibles qui néanmoins pleurent  
comme moi.  
Je t'aime beaucoup parce que je fus capable  
de m'aimer beaucoup avec toi.

---

[...]

Anyám kivert — a küszöbön feküdtem —  
magamba bujtam volna, nem lehet —  
alattam kő és üresség fölöttem.  
Óh, hogy alhatnék! Nálad zörgetek.

Sok ember él, ki érzéketlen, mint én,  
kinek szeméből mégis könny ered.  
Nagyon szeretlek, hisz magamat szintén  
nagyon meg tudtam szeretni veled.

---

## Depuis

Depuis que je t'ai vue,  
le soleil brille sur moi plus bellement,  
et depuis lors le petit rossignol  
chante cent fois plus bellement.

Seules tes lèvres rouges restent muettes  
et aucun sourire n'éclôt sur elles;  
je ne suis que ma propre ombre  
car je ne peux t'embrasser.

Depuis que je t'ai vue,  
les champs sont plus fragrants,  
et depuis lors le rosier orgueilleux  
trône sans aiguillons.

Seule ton âme est devenue plus froide,  
seul ton cœur est devenu plus orgueilleux,  
et mon amour a attisé les braises  
du désespoir.

Depuis que je t'ai vue,  
un ciel de printemps éternel a fleuri,  
et depuis lors aucun petit oiseau  
n'a été retenu captif par une fillette.

Seule toi m'a retenu prisonnier  
et seul mon cœur n'est que blessures;  
je rends l'âme avec ton nom sur mes lèvres!  
— c'est plus doux ainsi

---

## Amióta

Amióta megláttalak,  
szebben süt a nap le rám  
és azóta százszer szebben  
dalol a kis csalogány.  
csak a piros ajkad néma  
  
s mosoly rajta nem fakad,  
saját magam árnya vagyok,  
hisz csókolnom nem szabad.

Amióta megláttalak,  
illatosabb a mező  
és azóta tövis nélkül  
áll a büszke rózsatő.  
Csak a lelked lett fagyosabb,  
csak a szíved lett büszke  
s szerelmemtől lobbant lángra  
a kétségbecsés üszke.

Amióta megláttalak,  
örök tavasz ég virul  
és azóta kis madarat  
kis leány nem tart rabul.  
Csak te tartasz foglyul engem  
s csak a szívem csupa seb;  
a neveddel ajkaimon  
halok meg! — úgy édesebb.

---

**Ils disent**

Je suis né un couteau en main  
— ils disent : « C'est un poème. »  
J'ai bien pris une plume,  
car le couteau ne suffisait pas :  
je suis alors né homme.

Si on erre en sanglotant  
avec une loyauté passionnée,  
ils disent : « Il est amoureux. »  
Oh invite-moi à ton giron, simplicité larmoyante !  
Je ne fais que jouer avec toi.

Je ne me souviens pas et je n'oublie pas.  
Ils disent : « Comment est-ce possible ? »  
Comme ce qui tombe au sol y reste,  
tu le trouves si je ne le trouve pas.

La terre m'emplit et la mer m'écrase :  
ils disent que je me meurs.  
On entend tellement de sortes de choses  
que je garde le silence sur elles.

---

## Azt mondják

Mikor születtem, a kezemben kés volt –  
azt mondják, ez költemény.  
Biz tollat fogtam, mert a kés kevés volt:  
embernek születtem én.

Kiben zokogva bolyong heves hűség,  
azt mondják, hogy az szeret.  
Óh hívj öledbe, könnyes egyszerűség!  
Csupán játszom én veled.

Én nem emlékezem és nem felejtek.  
Azt mondják, ez hogy lehet?  
Ahogy e földön marad, mit elejtek, –  
ha én nem, te megleled.

Eltöm a föld és elmorzsol a tenger:  
azt mondják, hogy meghalok.  
De annyi mindenfélét hall az ember,  
hogy erre csak hallgatok.

---

### Pour Flora

Maintenant, je dois soupeser ceci :  
si tu ne m'aimes pas,  
je pourrais éteindre mes charbons coûteux,  
je pourrais fermer mes yeux fatigués.  
Parce qu'il est bon d'être mort.

Je serais peut-être content  
si tu ne m'aimais pas ainsi.  
Je sortirais m'asseoir  
près des ciels verts à l'écume blanche,  
les nuages d'étoiles jaseuses,  
  
sur les rives de tranquillité,  
sur l'espace non-vide des berges d'érosion,  
pour contempler les mondes  
tels des fleurs sur un buisson.

Quand j'étais un mousse couvert de suie  
sur le pousseur Tatar cliquetant,  
un beau jour d'été que je vaquais  
comme quelqu'un étudiant la joie,  
  
j'admirais la crue du Danube  
berçant des branches feuillues,  
faisant tournoyer le gentil clapot,  
emportant et mordillant des planches,  
  
tant de jolis melons reluisants  
dans les flots jaunes que tu ne le croirais pas,  
et je ne le croirais pas non plus peut-être  
si je ne te le disais pas.

[...]

---

## Flórának

Most azon muszaj elmerengnem:  
hogy ha te nem szeretnél engem,  
kiolthatnám drága szenem,  
lehunyhatnám fáradt szemem.

Mert jó meghalni. Tán örülnék,  
ha nem szeretnél így. Kiülnék  
a fehérhabú zöld egek,  
fecsegő csillagfellegek

mellé a nyugalom partjára,  
a nem üres űr egy martjára,  
szemlélni a világokat,  
mint bokron a virágokat.

Hajósinas koromban, nyáron,  
a zörgő, vontató Tatáron,  
egy szép napon munkátlanul,  
mint aki öröömöt tanul,

bámultam a Dunát, megáradt,  
libegtetett leveles ágat,  
úgy kanyarított sok fodort,  
deszkát harapdált és sodort

olyan sok szép villogó dinnyét  
a sárga ár, hogy el se hinnéd  
és én se hinném el talán,  
ha nem tenéked mondanám.

[...]



[...]

Des pommes rouges qui se dodelinent,  
des poivrons verts qui surnagent  
— j'aimais cela alors, et ensuite aussi.  
Et le bateau tenait bon et hochait du bord.

Ainsi devrait être l'exploration de l'espace.  
Quelle beauté! Hucher de la tête à tout,  
je verrais quelle sorte de ciel bleu  
est le ciel, lequel t'irait le mieux.

Car l'univers n'est qu'un supplément<sup>10</sup>  
et la vie, comme une crue, bat  
au-delà les rives de la mort,  
dans les profondeurs des espaces et des cœurs,  
bien au-delà de la frontière silencieuse,  
tout comme le Danube cet été-là...

Puisque tu m'aimes  
et que je peux dormir en paix,  
je peux confesser que le mourant  
fut pris la main dans le sac,<sup>11</sup>  
et que je ne suis pas resté en moi-même;  
c'est pourquoi mon âme est chose publique,  
c'est pourquoi je t'aime tant.

---

10. Voir *Conscience X*, page 26.

11. Retour au début : la source de cette rêverie existentielle était une tentative de suicide.

---

[...]

Piros almák is ringatóztak,  
zöld paprikák bicegve úsztak,  
most ez, majd az lett volna jó.  
S állt és bólintott a hajó.

Ilyen lenne az űri szemle.  
Milyen szép! – bólintva mindenre,  
meglátnám, milyen kéken ég  
az ég, mely hozzád illenék.

Mert a mindenség ráadás csak,  
az élet mint az áradás csap  
a halál partszegélyein  
túl, ūrok, szívek mélyein

túl, túl a hallgatag határon,  
akár a Duna akkor nyáron...  
Mert szeretsz s nyugton alhatom,  
neked én be is vallhatom

az elmulástól tetten érten,  
hogy önmagamba én se fértem,  
a lelkem azért kövagyón  
s azért szeretlek ily nagyon.

---

**Attila József**

Il était joyeux et bon, et peut-être têteu  
quand ses vérités étaient heurtées.

Il aimait manger et,  
d'une manière ou d'une autre,  
il était aussi comparé à un dieu.

D'un médecin juif il reçut un manteau,  
et sa parentèle le nomma ainsi :  
Je-Ne-Te-Reverrai-Plus-Ici.

Dans l'Église orthodoxe grecque  
il ne trouva aucune paix, seulement des prêtres.  
Son décès fut une perte nationale.

Mais, bon, ne soyez pas triste.

---

**József Attila**

Vidám és jó volt s tán konok,  
ha bántották vélt igazában.  
Szeretett enni s egyben másban  
istenhez is hasonlitott.  
Egy zsidó orvostól kapott  
kabátot és a rokonok  
úgy hívták: Többé-itt-ne-lássam.  
A görög-keleti vallásban  
nyugalmat nem lelt, csak papot —  
országos volt a pusztulásban,  
no de hát ne búszuljatok.





